

Enjeux éthiques et politiques de l'évaluation de la recherche

Par **Alain CAMBIER**

Docteur en philosophie, chercheur associé UMR 8163
« Savoirs, textes, langage »
Professeur en classes préparatoires, Faidherbe-Lille

« Aujourd'hui, je n'obtiendrais pas un poste universitaire. C'est simple : je ne pense pas que je serais considéré comme assez productif » : en faisant cette déclaration dans une interview au *Guardian* – le 6 décembre dernier – le prix Nobel de physique 2013, Peter Higgs, manifestait son scepticisme vis-à-vis des prétentions actuelles de l'évaluation de la recherche. Il faut dire qu'il lui avait fallu un quart de siècle pour faire admettre son hypothèse prédictive sur l'existence dans certaines circonstances d'une particule de masse nulle : le fameux boson baptisé aujourd'hui « de Higgs ». Vingt-cinq ans de recherches patientes malgré le scepticisme d'une bonne partie de la communauté scientifique... Vingt-cinq ans de recherches discrètes, avec pendant longtemps très peu de publications... Au vu des exigences actuelles du management de la recherche, et du rôle joué désormais par les indices bibliométriques, le cheminement professionnel de Peter Higgs aurait, pour le moins, été considéré comme improductif. L'absence de recul critique sur les critères aujourd'hui retenus pour évaluer les chercheurs conduit à un aveuglement sur les risques qu'ils font encourir au monde des sciences.

Le système de la recherche en France est soumis à un profond bouleversement qui consiste¹ à imposer une gestion normative sur des critères strictement formels et quantitatifs, au nom d'une rationalisation économique des activités de recherche inspirée du *New Public Management*.

La taylorisation des tâches intellectuelles

La stratégie de l'évaluation applique aux chercheurs les critères rationnels abstraits de l'*homo œconomicus*, conçu comme un acteur calculateur visant constamment la maximisation du profit et de l'utilité. Ainsi, le recours à des indicateurs formels, à des repères bibliométriques, à un système d'incitations financières devient l'instrument de cette « gouvernance rénovée », préoccupée de démystifier le champ de la recherche scientifique. Lucien Karpik a souligné le malentendu sur lequel repose cette approche néo-libérale : elle réduit à un traitement mécaniquement quantitatif un domaine éminemment qualitatif de l'activité humaine : « Le système de la recherche ne peut être assimilé à un échange et encore moins à un marché puisqu'il ne contient ni prix ni mécanismes d'auto-régulation »². Alors que la plupart des biens et services qui répondent à la loi du marché sont matériels, les productions scientifiques se caractérisent par une dimension symbolique essentielle (comme, par exemple, la construction de modèles) qui constitue leur qualité ou singularité irréductible : « Les singularités sont

des produits d'échange (biens et services) incommensurables »³. Soulignons d'abord l'incommensurabilité – théorisée par Kuhn⁴ – qui existe au cœur même du processus de recherche scientifique entre les différents paradigmes explicatifs. Mais l'incommensurabilité des productions scientifiques est plus profonde encore : elle est due à la pluralité des démarches d'analyses, à l'incertitude accompagnant les découvertes quant à leur envergure et à leur impact, aux effets de nouveauté à la marge ou de refonte globale, etc. La recherche implique donc une confiance inscrite dans la durée et la reconnaissance compréhensive des pairs, plutôt que le recours à un calcul opératoire mécanique. La logique économique des biens matériels, qui présuppose la possibilité d'établir une équivalence généralisée (d'ordre monétaire, en dernière instance), apparaît plutôt antinomique avec la logique symbolique (typiquement d'ordre qualitatif) qui caractérise les productions scientifiques. Ainsi, Lucien Karpik souligne l'écart qui peut se creuser entre les « motivations intrinsèques » du chercheur et les « motivations extrinsèques » : « les premières regroupent la poursuite du but pour lui-même, la forte implication au travail, l'importance de la curiosité et du plaisir intellectuel tandis que les secondes rassemblent les mobiles étrangers à la tâche proprement dite et plus particulièrement les récompenses matérielles. Parce qu'ils divisent l'attention, désagrègent les motivations intrinsèques, les mobiles externes affaiblissent la créativité »⁵. Ce qui se joue avec le système d'évaluation quantitative mis en place aujourd'hui n'est autre que la taylorisation des tâches intellectuelles. Le taylorisme avait d'abord concerné les tâches d'exécution dans les usines, ainsi séparées des tâches

¹ Depuis la loi de programme de 2006 et sous le contrôle de l'Agence d'évaluation de la recherche et de l'enseignement supérieur (AERES).

Cf. Isabelle Kustos, « Comptes rendus de thèses soutenues » : « Institutionnalisation de l'activité de recherche à travers le cas du Programme Cadre de Recherche et de Développement Technologique de l'Union Européenne », *Revue Française de Socio-Économie*, 2013/1, n° 11, p. 259-266, ISSN 1966-6608.

² Cf. « 'Performance', 'excellence' et création scientifique », *Revue française de Socio-Économie*, 2012/2 n° 10, p. 113-135.

³ Lucien Karpik, *L'économie des singularités*, éd. Gallimard, 2007, p. 38.

⁴ Thomas Kuhn, *La structure des révolutions scientifiques*, éd. Flammarion, 1972.

⁵ Cf. Lucien Karpik, article cité, *Revue française de Socio-Économie*.

de conception ; mais, avec le néo-libéralisme, ce sont désormais les activités intellectuelles qui sont soumises à la taylorisation, à leur réduction à des grandeurs comptables, à leur atomisation en tâches décomposables et chronométrées. Canguilhem pointait certains effets pervers de cette prétendue organisation scientifique du travail : « La rationalisation est proprement une mécanisation de l'organisme pour autant qu'elle vise à l'élimination des mouvements inutiles, du seul point de vue du rendement considéré comme fonction mathématique d'un certain nombre de facteurs. Mais la constatation que les mouvements techniquement superflus sont des mouvements biologiquement nécessaires a été le premier écueil rencontré par cette assimilation de l'organisme à la machine »⁶. De même, la recherche scientifique implique un ensemble de facteurs qui peuvent sembler superflus du point de vue de l'analyse comptable (les motivations « intrinsèques », l'importance du plaisir intellectuel, l'inscription dans un imaginaire enraciné dans l'histoire des sciences, le sentiment de vocation, etc.), mais qui sont néanmoins qualitativement déterminants pour l'émulation.

La méconnaissance profonde de la nature de la valeur

Penser l'évaluation de la recherche dans le cadre d'un positivisme pragmatique, fondé sur le calcul effectué à partir d'indicateurs normatifs, relève d'une ignorance de la nature des valeurs. En effet, elle réduit l'estimation de celles-ci à l'établissement de rapports quantitatifs, de comparaisons comptables, au détriment d'une ontologie des valeurs. Car la valeur est d'abord de l'ordre de l'être : étymologiquement, ce substantif vient du verbe latin *valere* qui signifie *se bien porter* et connote l'idée de force ou de vigueur que l'on retrouve dans *valide*, voire *valeureux*. La valeur renvoie initialement aux propriétés intrinsèques d'un être, sur fond d'une comparaison qualitative. Considérer la valeur sous un angle exclusivement quantitatif et économique relève d'une attitude réductionniste. Le recours exclusif à la valeur monétaire entre tous les biens tend à gommer les caractères originaux des êtres humains et de leurs activités culturelles. Or, à l'encontre de ce que l'on peut souvent croire, reconnaître la dimension qualitative des valeurs ne conduit pas au relativisme arbitraire. Max Scheler a montré qu'une véritable hiérarchie des valeurs peut être fondée ontologiquement et objectivement⁷. Ainsi, le critère de la divisibilité apparaît-il déterminant : Scheler oppose les biens « consommables » aux biens « spirituels », au sens où les premiers sont tout à fait divisibles, alors que les seconds sont indivisibles. Un bien matériel peut être divisible et sa valeur de satisfaction

sera alors elle-même divisée. Une pomme peut procurer le plaisir de la consommer, mais celui-ci sera lui-même divisé par quatre si je dois partager la pomme entre quatre personnes. Il n'en est pas de même de la joie que l'on éprouve à écouter une symphonie au concert : même si la salle est pleine, le plaisir ressenti n'est pas « divisé » selon le nombre de personnes présentes. Nous faisons donc l'expérience de valeurs indivisibles et la joie procurée par la recherche intellectuelle en fait partie : dès lors, vouloir quantifier la valeur de la recherche revient à méconnaître l'indivisibilité des valeurs les plus hautes. De même, le critère de la profondeur de satisfaction permet d'établir que l'on peut apprécier la valeur de la recherche intellectuelle, indépendamment de la perception d'autres valeurs – financières, par exemple – qui peuvent lui être partiellement concomitantes. Il faudrait, en outre, prendre en compte l'autonomie de certaines valeurs par rapport à la perception ou non que les individus peuvent en faire. Il y a des valeurs intellectuelles qui s'articulent sur des situations objectives de problèmes, indépendantes des états de conscience des individus ou de leurs desiderata, et qui grandissent en fonction de leur degré de résistance aux efforts des chercheurs : ces contenus de pensée disposent de leur propre logique et de leur temps propre, irréductible au calcul et au temps de la rentabilité économique. L'indépendance de certains « contenus objectifs de pensée », qui imposent leurs propres contraintes à la réflexion des chercheurs, fonde leur valeur intellectuelle et indique leur supériorité sur d'autres valeurs tributaires exclusivement des préoccupations de la vie immédiate.

Le triomphe de l'évaluation quantitative, à partir d'indicateurs conventionnels, n'est pas synonyme d'une authentique rationalisation de la recherche. Elle correspond plutôt à une perte du sens des valeurs intrinsèques à la recherche intellectuelle. Elle dénote une démission sur la question de l'objectivité qualitative des valeurs et d'un manque dramatique de confiance en leur hiérarchie. De même que l'on ne peut confondre « avoir intérêt à faire quelque chose » et « prendre intérêt à faire cette chose », tous les indicateurs normatifs ne rendront jamais compte de la valeur intellectuelle qui motive les chercheurs dans leurs activités heuristiques et qu'ils s'efforcent de transmettre : l'évaluation strictement quantitative conduit, au contraire, à la corruption de l'*éthos* de la recherche. ■

⁶ Georges Canguilhem, *La connaissance de la vie*, éd. Vrin, 1969.

⁷ Cf. *Le formalisme en éthique et l'éthique matérielle des valeurs*, Max Scheler, éd. Gallimard, Paris, 1955.